



Christophe Colomb

Journal d'un explorateur

Viviane KOENIG – Benjamin BACHELIER



Une dernière traversée : 1502 - 1506

Les monstres de la mer

Après deux ans passés en Espagne, je n'ai qu'une envie : reprendre la mer. Le 30 mai 1498, je pars à la tête de six caravelles. Cette fois, une trentaine de femmes et même des bagnards, libérés en échange de la promesse de ne jamais revenir en Europe, embarquent.

Aux îles Canaries, je divise ma flotte en deux. J'envoie trois bateaux directement à Hispaniola où les hommes ont hâtes de s'installer, et je m'éloigne avec les trois autres navires. Debout sur le château avant, je file cap sud-ouest, vers l'inconnu. Mes rêves me poussent-ils vers le Paradis terrestre ou vers les terres légendaires du sud de l'Asie ? Je vais vite savoir.

Après un début de traversée agréable, le vent tombe, la mer s'immobilise, la chaleur s'installe, accablante, capable de brûler mes navires et mes gens ! Au terme de huit jours et huit nuits sans un souffle d'air, la pluie tombe, le vent se lève et gonfle les voiles. Mes hommes s'en réjouissent. Mais les semaines passent et voilà qu'ils s'inquiètent de nouveau. Ils nourrissent leur angoisse en racontant aux mousses d'horribles histoires de marins. Ils parlent de navires broyés par des mâchoires de géants, écrasés par des tentacules, gelés dans les glaces du nord, brûlés dans les flots bouillonnants du sud ou dévoré par des êtres à plusieurs têtes, à corps de poisson et à œil unique...

« Terre, droit devant ! » hurle un jeune mousse, soudain rassuré.

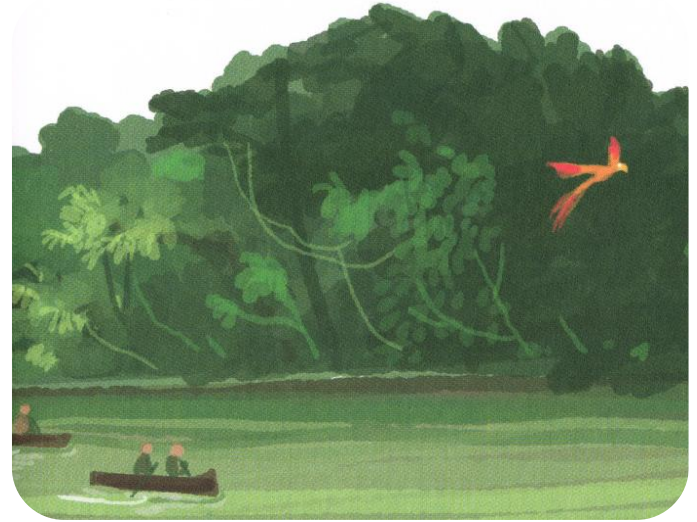
À l'aube du 31 juillet 1498, j'aperçois une île vaste et boisée. Je lui ai à peine trouvé un nom, la Trinité, que des Indiens armés d'arcs, de flèches et de boucliers foncent vers nous sur leurs canoés. Ils tirent et ne font demi-tour qu'à la vue de nos arbalètes pointées sur eux. Prudent, je préfère m'éloigner pour accoster plus loin sur la côte. Il est temps car nous arrivons au bout de nos réserves de bois, d'eau et de vivres.





Un Autre Monde

Malgré d'insupportables douleurs aux yeux, j'atteins l'embouchure d'un fleuve puissant et large qui s'enfonce dans une immense forêt. Je passe à terre les derniers jours d'août 1498 et j'explore ce territoire qui ne ressemble ni à la Chine ni aux Indes. J'aimerais savoir où je suis... Soudain, la vérité m'apparaît : je ne suis pas sur une île, mais sur un continent inconnu ! Je dois annoncer la nouvelle au roi et à la reine. Ma plume court sur le parchemin.



« Si ce n'est pas du Paradis terrestre que vient ce fleuve, c'est d'une terre infinie de laquelle, jusqu'à ce jour, il ne s'est rien su. Vos Majestés prendront ces terres qui sont un Autre Monde. »

La curiosité me retient ici, mais le devoir m'appelle à Hispaniola. Je repars. À mon arrivée, je trouve de nouveau tout sens dessus dessous. On se bat aussi bien entre Espagnols qu'entre Espagnols et Indiens. Quant à Francisco Roldan, l'homme de confiance que j'avais nommé maire d'Isabela avant mon départ, il a profité de mon absence pour prendre tous les pouvoirs. Il croyait que je ne reviendrais pas ! Erreur ! Je suis là et je suis toujours vice-roi des Indes orientales.

Mon retour surprend, mais la guerre continue : vols, rapt de femmes, tueries et nouveaux esclaves... Je me bats, je discute, je punis. Au bout d'un an de violences, j'informe par lettre Ferdinand et Isabelle que le calme règne de nouveau à Hispaniola. Pour leur plaire, j'aimerais accompagner mon message de coffres pleins d'or, ce qui est impossible, l'or étant rare sur ces îles. Alors, faute de mieux, je remplis d'esclaves les cales des navires en partance pour l'Espagne.



Le prisonnier

À Hispaniola, la situation est toujours agitée quand, en août 1500, arrive d'Espagne Bobadilla le nouveau gouverneur nommé par les souverains. Il s'installe chez moi, saisit mes papiers et tout mes biens. Puis il m'arrête ! Me voici enfermé, enchaîné, accusé de crimes atroces... J'étouffe de rage. Je crie à l'injustice. Bobadilla ne m'écoute pas. Pire, il m'embarque de force pour l'Espagne.



Christophe Colomb

Journal d'un explorateur

- suite 2 -



À la mi-décembre, je suis reçu au palais royal. Je me jette aux genoux des souverains. Je leur raconte les derniers événements, sans rien oublier. Ferdinand et Isabelle me redonnent ma liberté, promettant de me rendre tous mes biens et de me verser une pension. Mais ils m'ordonnent de rester en Espagne. Misère ! Je ne suis plus vice-roi des Indes orientales. Je suis condamné à une demi-disgrâce.

Interdit de voyage, je lis, j'étudie, j'écris un *Livre de Prophéties*. J'y note mes pensées sur mon destin et celui du monde. Mais c'est mal me connaître que de me croire vaincu. J'agis, je me démène. Je veux repartir, redevenir vice-roi. Désormais, les routes vers Hispaniola ou Juana sont connues de tous. De nombreux capitaines tentent l'aventure, pressés de s'enrichir. Grâce à eux, les nouvelles circulent. Là-bas, la situation ne s'améliore pas en mon absence, preuve que l'on m'a accusé à tort de tous les maux.

Pourtant, en septembre 1501, Ferdinand et Isabelle nomment Nicolas de Ovando gouverneur des Indes orientales. Je connais un peu ce noble espagnol. Pourquoi lui et pas moi ? je suis cruellement déçu. J'espère cependant une nouvelle décision royale.

Nicolas de Ovando

